



IMMA MONSÓ

# L'ANNIVERSAIRE

roman traduit du catalan par Marie Vila Casas

Jacqueline  
Chambon





## DU MÊME AUTEUR

*LA FEMME PRESSÉE*, Robert Laffont, 2013.

*UN SACRÉ CARACTÈRE*, Jacqueline Chambon, 2014.

*UN HOMME DE PAROLE*, Robert Laffont, 2016.

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull



Titre original :

*L'aniversari*

Éditeur original :

Destino-Planeta, Barcelone

© Imma Monsó, 2016

Photographie de couverture : © Alain Laboile

© ACTES SUD, 2019  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-11869-3

Imma Monsó

# L'Anniversaire

roman traduit du catalan par  
Marie Vila Casas

**Jacqueline Chambon**



Cela fait trois semaines qu'ils ne s'adressent plus la parole. Ils roulent en silence, conscients que le premier qui ouvrira la bouche entamera une nouvelle étape dans une longue relation de couple commencée il y a plus de vingt-cinq ans, et qu'il serait (peut-être) temps de terminer. Il conduit. Il vient de quitter la route des yeux un instant pour jeter un coup d'œil dans l'angle supérieur droit du pare-brise : il cherche machinalement la vignette du contrôle technique et, ne la voyant pas, il se souvient qu'ils étrennent une nouvelle voiture. Elle est à elle (ils sont un de ces couples où chacun paie sa propre voiture). Il se rassure en pensant que si la police les arrête, ce ne sera pas pour défaut de présentation au contrôle technique, comme il y a trois semaines, avec sa vieille voiture déglinguée.

Elle, elle ne songe pas une seconde à ces histoires de contrôle technique (c'est justement pour ne pas avoir à y penser qu'elle change de voiture tous les quatre ou cinq ans, ou, plus exactement, c'est pour que lui n'ait pas à y penser : c'est le genre de femmes qui,

bien que possédant une voiture à son nom, préfère laisser l'homme conduire quand ils sont ensemble et amener le véhicule au contrôle technique). Elle se récite en silence des vers qu'elle traduit au fur et à mesure : « Je peux donner un coup de sifflet imaginaire / Je peux danser une valse imaginaire / Je peux boire un coup imaginaire / Je peux me tirer une balle imaginaire / Et aujourd'hui, en plus, je suis d'anniversaire / Mettez toutes les chaises sur la table / Je vais danser une valse avec une chaise / J'ai la langue collée au palais. »

C'est un jeu ancien mais efficace pour faire disparaître les images trop envahissantes : tout commence par un mot qui déclenche en elle une réaction disproportionnée, toujours accompagnée d'images fortes et vives, plus réelles encore que ce que l'on considère comme normal, même chez une personne très imaginative. Les images finissent par être tellement envahissantes et accablantes que, pour les dissiper, elle doit convoquer à nouveau le mot, c'est-à-dire le signifiant, l'accompagner d'autres mots qui forment un texte (de préférence versifié), le visualiser dans sa tête, noir sur blanc, et se le répéter comme un mantra jusqu'à ce que le signifiant ait perdu tout lien avec le signifié. Ce sont souvent des poèmes qu'elle connaît par cœur, et le fait de les traduire mentalement dans les langues qu'elle connaît l'aide aussi à combattre les images envahissantes (il est important que les vers conservent la métrique, ou au moins le rythme). Se répéter la traduction d'une langue à l'autre comme une espèce de mantra conjure les images envahissantes, qui se dissolvent lentement sur



un fond blanc d'où se détachent les mots qui défilent, dans une sorte d'effet écran de karaoké. Bien entendu, tout cela se passe dans sa tête. À l'extérieur, elle demeure très calme (nous avons tous un jeu d'enfant que nous aimons conserver à l'âge adulte). Aujourd'hui, le mot qui a déclenché le processus est « anniversaire » (hier, il lui a envoyé un bref message sur son portable : « Nous fêterons l'anniversaire en dehors de la maison, loin. Nous partirons à neuf heures »).

Depuis la naissance des jumeaux, il y a vingt-trois ans, la traduction de vers dans sa tête s'est espacée. Les mots qui lui plaisaient beaucoup ou qui l'énervaient trop ne provoquaient plus en elle des réactions aussi exagérées. Par conséquent, les images accablantes n'apparaissaient plus quand elle entendait ces mots, et elle n'avait plus besoin de faire défiler des vers et de les traduire en silence pour les effacer. Disons que sa vie intérieure intense était passée au second plan : la réalité extérieure la sollicitait et elle s'y soumettait plus facilement qu'elle ne l'aurait imaginé. À présent, en revanche, elle recommence à le faire assidûment, avec l'habileté liée à une pratique très ancrée depuis l'âge de cinq ans, depuis le jour où elle avait failli mourir asphyxiée dans un pull-over parce qu'elle n'arrivait pas à passer la tête dans l'encolure. Elle avait froid. Sa mère lui avait donné un pull marronnasse, très épais, dense (elle se souvient vaguement qu'il avait rétréci après un lavage à l'eau chaude d'où il était ressorti raidi, tenant debout tout seul). Elle ne se rappelait rien des étapes précédentes de son enfance : ses souvenirs commençaient à l'intérieur du pull. Dans le noir.

« *Ajudá-la* », avait dit son père en portugais – il réparait un meuble à coups de marteau ; « Laisse-la, elle s’amuse ! », avait répondu sa mère.

Elle, elle n’entendait que les coups, son père devait la regarder pendant que sa mère le contemplait probablement (ils vivaient ensemble par intermittence et l’arrivée de l’homme déplaçait inmanquablement l’intérêt de la mère vers lui). « *Ajudá-la, nao pode enfiar a cabeça !* », avait-elle entendu ; il avait raison, elle ne pouvait pas passer cette maudite tête coincée dans un tunnel irrespirable (une manche ?). « Elle fait semblant, c’est tout », avait dit la mère. Cette phrase était tombée comme un couperet, et elle en avait senti se dilater au creux de son estomac toutes les voyelles (è-ai-em-an-è-ou) qui enflaient jusqu’à occuper la totalité de sa cage thoracique ; elle ne pouvait plus respirer, elle ne pouvait plus, et les images lui étaient apparues. Elle contemplait, vue d’en haut, une enfant qui faisant semblant d’être coincée dans un pull marronasse, tandis qu’une musique de fond – ce que les mots ont toujours été pour elle – jouait *Elle fait semblant, c’est tout, è-ai-em-an-è-ou...*, repris plusieurs fois sur un rythme de plus en plus lâche. Elle apprendrait plus tard qu’il arrive parfois qu’on se voie d’en haut lorsqu’on est sur le point de perdre conscience. Les images étaient d’une netteté spectaculaire, à l’égal de sa sensation angoissante d’asphyxie, jusqu’à ce qu’elle finisse par écrire mentalement : « Tu peux raconter : elle fait semblant. » Puis : *Você pode contar, ela faz ver*. Elle écrivait dans sa tête (à l’époque, elle apprenait justement à tracer les lettres sur le papier),

elle s'était répété plusieurs fois la phrase, en silence, et elle l'avait traduite dans les langues qu'elle connaissait (elle ne lisait pas encore de poésie), et les images de la petite qui faisait semblant de s'asphyxier s'étaient réduites à de la poudreuse, les phrases l'avaient rassérénée comme une mélodie dans sa tête et elle s'était sentie beaucoup mieux (tout en continuant à s'asphyxier !). Son père et sa mère, la voyant totalement immobile (elle était toujours complètement figée pendant qu'elle traduisait mentalement), avaient commencé à s'inquiéter. Ils s'étaient précipités vers elle pour la délivrer de cette camisole diabolique en laine bouillie. Pendant qu'elle toussait et recrachait des brins de laine, sa mère l'avait regardée fixement, puis elle lui avait demandé sur un ton insistant : « Tu ne faisais pas semblant alors ? » Moche.

Encore aujourd'hui, elle n'a toujours pas déchiffré le sens de la question ; elle n'en a jamais eu envie. Elle sait seulement que la phrase l'avait directement projetée dans la cour, où l'observation quotidienne et respectueuse des fourmis en files indiennes la fascinait. Elle avait savouré pendant quelques secondes la procession méthodique d'une file de fourmis se dirigeant par deux vers la fourmilière, puis elle avait violemment chamboulé cet ordre. À partir de ce jour, disperser les lignes ordonnées des fourmis était devenu un de ses jeux préférés.

À partir de ce moment aussi, elle avait entretenu une relation spéciale avec les langues, thésaurisant toutes celles que sa condition de petite fille de famille modeste lui permettait, le catalan de sa mère, le castillan de l'école,

le portugais de son père ambulante. La poésie viendrait peu après, quand elle se transformerait en lectrice avide : à l'adolescence, n'importe quel livre lui serait bon du moment qu'il renfermait un discours assez subjectif et que l'auteur possédait son propre univers. Même si elle se nourrissait régulièrement auprès de poètes, la bibliothèque municipale lui avait fourni pendant des années une grande quantité de lectures. Elle avait si souvent relu certains livres, de poésie notamment, que cela lui avait permis, plus tard, d'en lire mentalement quelques pages, sans avoir besoin de l'ouvrage. Grâce aux langues (le seul savoir pratique qui l'intéressait), elle avait trouvé facilement du travail, et elle avait abandonné ses études avant même de passer son baccalauréat : disons qu'elle était incapable d'apprendre quoi que ce soit en lien avec la réalité « objective », ce qui la rendait totalement incapable d'aborder certaines matières comme la chimie ou l'histoire. En outre, la lecture occupait tout le temps dont elle disposait, y compris celui qu'elle aurait dû consacrer à écouter les professeurs lui parler d'autres choses, puisqu'elle lisait en classe ; elle lisait dans le train, elle lisait le jour et elle lisait la nuit. Pouvoir posséder le plus grand nombre possible de mots lui paraissait indispensable pour le cas où elle se trouverait à nouveau coincée dans un piège quelconque ; elle avait l'impression que la parole lue, sobre et suggestive, la sauverait de la puissance envahissante des images. Particulièrement la parole poétique. Et elle pensait toujours ça quand elle avait fait la connaissance, vingt-cinq ans plus tôt, de l'homme qui conduisit à côté d'elle. Il

était jeune. Il l'est moins maintenant : il aura cinquante ans dans quelques mois.

« Traduire des vers, pourquoi ? », lui avait-il demandé peu après leur rencontre. Comme il la voyait rester de longs moments immobile et silencieuse, elle lui avait expliqué ce qu'elle faisait : « Je lis. » « Sans livre ? » « Je n'en ai pas besoin : je lis les vers qui défilent dans ma tête et je les traduis. » « Tu ne les écris pas ? » « Jamais, avait-elle répondu. Ils résonnent dans ma tête, c'est tout, c'est plaisant de les lire en silence, et aussi à haute voix, mais en silence, avec une voix haute imaginaire. » Il avait dit : « Cela me paraît fascinant. » Puis : « Mais je ne comprends pas... » Aucun des deux ne pouvait comprendre l'autre. Cela les avait intrigués et, pour cette raison, intéressés. Elle, qui possédait une vie intérieure tellement mouvementée et une vie extérieure compliquée, avait immédiatement jugé captivant la rencontre d'un individu en apparence dépourvu à ce point de fantaisie, et extrêmement méthodique : après être descendu du train, il pouvait rester immobile sur un quai de gare pour la simple raison qu'il ne se mettait jamais en mouvement s'il ne savait pas vers où se diriger. À l'inverse, lui était fasciné à la fois par son incessante activité intérieure et par le fait qu'elle la mène en secret – il aimait ses jeux absurdes et ses énigmes –, et aussi par son aptitude à se mettre en route avant de décider où elle allait, ou encore à parler avant de réfléchir.

– Je traduis aussi des nouvelles, des récits, des chapitres de romans, des phrases qui restent incrustées dans ma tête, des proverbes et des adages, des slogans

et... en général, je préfère les textes qui ont une métrique. Ou, au moins, une sorte de rythme.

Elle parlait très vite et ensuite elle restait figée, muette, comme si elle s'était étranglée en parlant aussi vite et était sur le point de s'évanouir.

– Combien de langues connais-tu ?

C'était une époque où on posait cette question avec une certaine admiration. Elle avait répondu :

– Le catalan est ma langue maternelle et j'ai appris le castillan à l'école, l'année dernière je me suis inscrite à un cours d'allemand, j'apprends l'anglais depuis six ans et je me souviens vaguement du portugais que mon père parlait : il était de Ribeira de Pena, un village au Portugal. Ma mère l'avait rencontré un été alors qu'elle était serveuse dans un restaurant de La Panadella, il conduisait un camion et s'arrêtait souvent pour y déjeuner, maintenant ils sont morts, tous les deux.

– Elles te seront très utiles.

– Quoi ? avait-elle lancé d'un ton un peu brusque.

– Les langues.

– Je suppose. Je suis réceptionniste de nuit dans un hôtel. On m'a embauchée pour les langues, mais je n'ai jamais rien à dire. Je peux lire longuement, avec ou sans livre, dans la quiétude nocturne de la ville.

En fin de compte, ces cinq langues ne lui avaient pas servi à grand-chose. Elle avait commencé d'autres études, toujours liées à la littérature ou aux beaux-arts, mais qui débouchaient toutes sur l'enseignement, or le métier de professeur ne lui paraissait pas à sa portée (avec cette vie intérieure surabondante, comment aurait-elle fait, debout sur une estrade, pour

entrer en communication avec un groupe d'auditeurs ?). Elle n'en avait pas le courage, et elle n'avait obtenu aucun diplôme. Restaient les langues. Elles ne lui avaient servi qu'à décrocher un emploi dans un hôtel de Barcelone où elle avait travaillé pendant plus de vingt-cinq ans, sans avoir jamais à les utiliser dans la mesure où, la situation financière de l'hôtel s'étant beaucoup dégradée, il s'était spécialisé, en grande partie grâce à elle d'ailleurs, dans une clientèle de retraités s'adonnant à un tourisme régional. Elle avait dû en effet apprendre à sauver son emploi, et l'entreprise des patrons par la même occasion, en faisant davantage d'heures que n'en compte une horloge. La maternité et le travail l'avaient radicalement changée. L'hôtel et les jumeaux avaient réduit au strict minimum le temps consacré à sa vie intérieure, et pendant plus de vingt-cinq ans les vies imaginairement vécues dans sa jeunesse demeurèrent à l'état latent.

Mais à présent... Tout a changé. Les jumeaux vivent loin et ils ont pris leur indépendance. Elle n'a plus ses parents, elle était déjà orpheline quand elle avait rencontré son mari. Elle aperçoit la cinquantaine à un horizon proche. Et, plus intéressant, elle a l'opportunité (qu'elle n'a pas encore décidé de saisir) de quitter son travail. Une chaîne hôtelière a fait une offre substantielle à ses patrons qui, conscients de son rôle décisif dans le sauvetage de leur commerce aux moments les plus critiques (elle dirige l'hôtel désormais), ont décidé de lui proposer une indemnisation intéressante au cas où elle ne parviendrait pas à s'entendre avec les nouveaux propriétaires.

La liberté rêvée à l'adolescence semble enfin se réaliser. Reste lui. Lui, après une longue parenthèse. Une parenthèse qui a consisté à voir les jumeaux grandir, et presque mûrir, à la maison. Avant cela, ils étaient sortis ensemble pendant deux ans. Une époque délicieuse où ils avaient goûté le plaisir permanent de constater combien tout les opposait : leurs goûts, leur personnalité, leurs besoins. Dans cette période, il lui avait dit :

- Elles te seront très utiles.
- Quoi ? avait-elle lancé d'un ton un peu brusque.
- Les langues.

Elle lui avait répondu qu'elles lui avaient servi pour obtenir un poste de réceptionniste de nuit dans un hôtel, pour lire des livres réels ou imaginaires et pour traduire des vers dans sa tête. Il avait demandé :

- Traduire-des-vers-pourquoi ?

La question lui avait beaucoup plu parce qu'elle n'avait jamais rencontré d'homme qui, prosaïque comme il semblait l'être, se montrait capable de le lui demander avec une ferveur non feinte. Un homme poétique n'aurait jamais posé une telle question, pensait-elle, un homme prosaïque l'aurait interrogée avec mépris. Mais lui, qui était comme un poupon mécanique et tendre à la fois, l'avait fait avec un respect candide, et il s'était intéressé avec une curiosité sincère à ses opérations mentales, aussi complexes qu'inutiles. Il l'avait interrogée sur la mécanique mentale et elle lui avait expliqué la façon dont les vers, qu'elle traduisait silencieusement dans sa tête, défilaient, écrits noir sur blanc comme sur un écran, tout simplement.



Elle ne lui avait pas expliqué qu'elle convoquait les vers pour calmer des images trop vives. Cela l'aurait obligée à raconter combien ces images étaient puissantes. Mieux valait qu'il voie en elle une femme pleine d'imagination et folle de poésie, rien de plus. Elle ne lui avait pas non plus expliqué que certains mots entendus s'incrustaient dans sa tête et déclenchaient des images envahissantes, ni qu'elle avait failli perdre la vie à l'intérieur d'un pull-over : elle avait déjà un père de Ribeira de Pena, et en plus elle traduisait des vers pour rien et elle sortait avec le patron un peu toqué d'une chaîne de salles d'arcade, ça suffisait bien comme ça ! Inutile d'ajouter d'autres bizarreries dans ce moment si délicat où l'on tombe amoureux.

Elle s'était préparée à démarrer une nouvelle vie lumineuse avec cet homme (qu'elle trouvait d'une simplicité délicieuse et effrayante), comme si le passé n'avait jamais existé. C'était facile, lui non plus ne parlait jamais de son passé. « S'il en a un, il doit être léger et transparent comme une bulle de savon », pensait-elle, convaincue qu'il en était arrivé là en empruntant un chemin tranquille, que rien n'était venu faire dévier sa trajectoire d'enfant rangé, poli, correct et heureux : elle conjurerait la douleur et elle guérirait ses plaies à côté de cet homme, et ils se comporteraient comme s'ils n'avaient jamais eu d'enfance et qu'ils étaient tous deux nés à vingt ans.

Les inflammations et les enthousiasmes obsessionnels que provoquaient en elle certains mots avaient commencé à disparaître après trois ans de vie commune avec lui. La naissance des jumeaux et les difficultés

conjointes dans son travail à l'hôtel avaient fait perdre de leur force aux images. Par conséquent, elle avait cessé de traduire mentalement des vers, et abandonné aussi presque entièrement la lecture de poésie. Elle découvrit alors une vie presque indolore (mais aussi plus insipide, ce qui ne lui importa guère, car que vaut un goût en moins comparé à une douleur en plus ?) ; la puissante vie intérieure qui lui avait procuré tant de joies et tant de tracasseries s'éteignit et elle eut l'impression que désormais et pour toujours elle laisserait toutes les choses lui arriver de l'extérieur. Elle s'occupait de sa famille et elle travaillait à l'hôtel avec une efficacité qu'elle n'avait jamais rêvé d'acquiescer. Tant d'années ont passé depuis... (si vite qu'elle en a perdu le compte) : toutes presque indolores, toutes agréables, toutes modérément heureuses.

Et soudainement, tout a été chamboulé.

La raison en est peut-être cette liberté qu'elle sent proche et qu'elle n'a jamais connue : la liberté d'être absolument inutile à autrui.

Une liberté qui lui rappelle ses vingt ans, mais d'une qualité très supérieure, parce qu'à vingt ans le futur pèse et qu'on doit s'en préoccuper. Une liberté excitante, qui peut conduire de façon bien méritée aux plaisirs qui l'ont toujours tentée. Elles sont toutes revenues, les paroles qui s'incrustent dans son cerveau, les images trop vives, la poésie pour conjurer les démons, calmer les images envahissantes et en revenir aux mots. Sont également revenus les courants souterrains de l'âme et les envies de jeu. La vie savoureuse et riche de possibles. Elle ne voit même plus de

cortèges de fourmis depuis bien longtemps et elle n'a plus jamais dispersé de fourmis avec les enfants, jamais. Pourtant, elle ressent maintenant l'impérieuse nécessité d'éparpiller n'importe quoi de trop droit, de trop rangé, de trop régulier.

Peut-être a-t-il quelque chose à voir avec cela ? Elle l'ignore. Elle sait seulement qu'en ce moment, elle est incapable de comprendre pourquoi elle n'a plus du tout ressenti pendant plus de vingt ans ce besoin impératif et pernicieux qu'elle ressent aujourd'hui de tout faire voler en éclats. Si, peut-être. Un jour, peu avant la naissance des jumeaux, elle avait pensé en le regardant : « Et si derrière cette enveloppe tellement transparente et angélique il n'y avait que davantage de transparence, et ainsi de suite ? » Elle avait éprouvé le besoin de le salir, afin de pouvoir le nettoyer à nouveau. Cette impulsion l'avait inquiétée un temps et puis elle avait cessé d'y penser durant toutes ces années indolores.

Or depuis quelques mois, elle éprouve à nouveau la nécessité de secouer l'édifice construit. Un soir froid d'avril, alors qu'elle était allongée sur le canapé, enveloppée de la tête aux pieds dans une couverture, il a cru, à la voir aussi immobile, qu'elle s'était endormie, ou évanouie. Quittant des yeux un catalogue remis par un concessionnaire automobile (ils songeaient à changer sa voiture à elle, lui avec un grand intérêt, elle moins), il lui a demandé :

– Ça va ?

Elle cherchait un vers hendécasyllabique et cette interruption l'a mise de mauvaise humeur.

– Oui, a-t-elle répondu sèchement.

Il a posé le catalogue et dit :

– Tu te souviens ?... Quand je t'ai rencontrée, tu traduais des vers en silence. Tu restais comme ça, immobile.

Elle l'a regardé, peut-être surprise par une perspicacité peu habituelle chez lui, et il a ajouté :

– Est-ce que tu le fais encore ?

– J'avais arrêté. Mais j'ai recommencé.

Il a soupiré et dit :

– Je me suis toujours demandé pourquoi tu ne notais pas tes traductions de poèmes...

– J'ai autre chose à faire.

– Oui, mais si tu traduis en silence, tu pourrais aussi prendre un papier et écrire, ou les taper à la machine...

– Je ne veux pas les matérialiser : elles glissent dans ma tête, c'est tout.

– Je dis ça parce qu'en les écrivant, tu t'améliorerais sûrement, écrire te ferait progresser, enfin, je pense.

– Progresser ? a-t-elle dit, comme si, pour la première fois depuis tant d'années, il lui parlait dans une langue absolument inconnue. Progresser vers quoi ?

– Je ne sais pas, j'ai l'impression que tu fais exprès de ne pas me comprendre. Ce que je veux dire, c'est que tu tirerais peut-être davantage de plaisir à exprimer ce qui te passe par la tête... Parce que, finalement, pourquoi traduire des vers en silence ?

En entendant cette dernière phrase, elle a écarté la couverture et elle s'est redressée, comme si elle était

prête à monter sur le ring. Ils ne se disputaient pas depuis des années, et le ton de sa question n'était ni indifférent ni impertinent ; il avait demandé « traduire-des-vers-pourquoi » sur le même ton de curiosité neutre que la première fois. Mais à présent, tous les feux de l'enfer remontaient du fond de son âme. Elle a pensé soudain qu'il aurait dû connaître la réponse, il était impossible d'avoir vécu ensemble pendant tant d'années et de ne pas connaître la réponse. Pour éviter de lâcher une bêtise, elle s'est enfermée dans un silence morne, mais malheureusement, il a insisté, et alors... Alors elle n'a pas pu se retenir de sortir toute son artillerie verbale, et de demander, en haussant progressivement le ton :

– Comment ça, pourquoi ? Comment ça, pourquoi ? Comment ça, pourquoi ? Tu m'as déjà posé cette question il y a plus de vingt ans, merde ! a-t-elle continué, ignorant la voix intérieure qui lui recommandait de se taire, ce qu'elle n'a pas fait, au contraire : Étonne-moi pour une fois, putain ! Pose-moi une question nouvelle, bordel, pour une fois ! Donne-moi une réponse nouvelle ! Dis-moi quelque chose de différent ! Montre-moi que tu en es capable !

Le volume sonore a progressivement décri et pour les dernières invectives elle a adopté un ton grave et diabolique, un ton las, blessant et violent mais à peine audible, comme pour signifier clairement qu'elle n'allait pas s'user la voix dans cette bataille stupide, qu'elle avait elle-même engagée. Elle savait que si elle donnait un coup de pied dans la fourmilière, elle ne serait plus jamais la même (extase !), elle savait qu'une morsure

verbale peut facilement gâcher une minute, une heure, un jour, un an, toute une vie même, mais elle a satisfait sa colère, ce qui a déclenché en elle, après un bref instant de plaisir, un certain degré de culpabilité facilement transformable en autre chose à l'aide de l'imagination toujours active.

Et lui ? Il est resté silencieux, blessé. Ils le savaient tous les deux, il n'y avait rien de nouveau : elle était la rêveuse, captive du magnétisme de l'imagination en pleine veille, celle qui se nourrissait d'exaltations jaillies de ses sources intérieures, qui possédait toutes les images et se contentait de réalités idéales et dématérialisées. Malgré cela, durant presque vingt-cinq ans elle avait fait un effort de pragmatisme et d'adaptation qu'elle jugeait elle-même insolite. Lui évoluait dans le prosaïsme du quotidien comme un poisson dans l'eau et faisait naufrage dans les rêves, tandis qu'elle coulait dès qu'il s'agissait d'affronter la réalité extérieure, quotidienne, comme dans son enfance et son adolescence. La parenthèse de plus de vingt ans s'était refermée (sans prévenir...), et la différence entre eux éclatait au grand jour. Et apparemment, ce n'était plus un objet de fascination (après s'être regardés en face si longtemps, on l'imagine aisément), comme lorsqu'ils s'étaient rencontrés, mais un sujet de conflit.

Ce conflit (que lui, avec son goût pour les phrases toutes faites, qualifiait de « crise typique de vieux couple ») avait éclaté de la façon la plus banale qui soit à partir de la seule phrase : traduire-des-vers-pourquoi ? À moins qu'elle n'ait éclaté avec : Comment ça, pourquoi ? – selon que l'on choisit l'une ou l'autre phrase,

on désigne le coupable. À partir de ce jour, le dialogue s'était répété dans des termes similaires. S'il demandait : Pourquoi ? elle disait : Comment ça, pourquoi ?! Si lui disait : Où ? elle répétait : Comment ça, où ?! Presque toujours avec un point d'interrogation suivi d'un point d'exclamation qui avait l'air de sortir de sa bouche comme une flèche en forme de dard empoisonné. Son désaccord permanent avec ce qu'il disait commençait à devenir épuisant pour tous les deux. Grottesque.

– Si tu trouves la raison pour laquelle tu ne me supportes plus, alors que nous nous sommes si bien entendus pendant vingt-cinq ans, je te serais reconnaissant de me la communiquer, dit-il.

– Je ne la connais pas. C'est en rapport avec le choix des mots.

– Je ne sais pas quoi dire pour que tu ne répondes pas de façon insensée, ni quels mots choisir, ni comment les ordonner pour ne pas que tu te mettes en colère.

La question des mots n'était pas mineure : son hyper-réactivité à certains d'entre eux était revenue avec force, à des adjectifs qu'elle ne supportait pas, à des expressions qui lui donnaient la nausée, à des comparaisons qui l'indignaient, à des clichés qui la rendaient malade, à des proverbes qui l'irritaient et à des interjections qui la déstabilisaient : tous déclenchaient en elle des avalanches d'images vives qu'elle ne parvenait à calmer qu'en faisant défiler des vers dans sa tête.

– Cherchons des solutions, dit-il, consciencieux, comme à son habitude. Il doit bien y avoir une façon

de... de résoudre... cette crise typique des vieux couples.

– Comment ça, typique ? sursauta-t-elle. Elle n'a rien de typique ! Chaque crise est unique. La nôtre plus encore, parce que c'est la nôtre.

– Quand je dis « crise typique des vieux couples », je veux dire...

– Vieux, encore moins ! Qu'est-ce que ces désaccords ont de vieux ?

Il suffisait qu'il prononce une phrase pour qu'elle la mette en pièces de la manière la plus sauvage. Une fois démontée, ni lui ni elle ne savait la remonter.

– D'accord, dit-il. Nous n'allons pas nous disputer pour une... définition de la crise. Je dis seulement qu'il faut trouver une solution.

Elle inspira profondément et haussa les épaules, manifestant un scepticisme qui n'améliorait en rien la situation. Par ailleurs, il était certain que démonter ses phrases l'épuisait, et avait pour résultat de les exténuier tous les deux. Elle finit par dire :

– Bon... Tu as une idée ?

– Une brève séparation peut-être ?... dit-il. Même si c'est la dernière chose que je souhaite, c'est la seule idée qui me vient à l'esprit. Tu vas la trouver peu originale, naturellement. Trop prévisible... C'est ce que les gens ont l'habitude de faire.

– Je ne sais pas... Je ne crois pas que ça marche.

– Tu as certainement dû penser à tout un tas de choses différentes, avec toute cette activité intérieure...

– Bon, oui... Je me rends bien compte que le nœud du problème surgit lorsque nous commençons



à parler... Et je pense... Je pense que le problème doit se résoudre par la langue... En changeant de langue, peut-être ? tenta-t-elle.

– Tu résous tout en traduisant, toi.

– Ce n'est pas une mauvaise solution, dit-elle, pensive.

Ce n'était pas une mauvaise solution. Plus elle y pensait, plus elle était convaincue que c'était même une bonne solution. Lui n'était pas du même avis.

– Essayons de trouver une solution plus... c'est-à-dire, moins imaginative : essayons de réduire ça à un problème d'intolérance...

– On voit que tu travailles dans l'industrie de la diététique !

– Je ne pensais pas à ce type d'intolérance, vois-tu, mais maintenant que tu le dis, pourquoi pas... C'est peut-être aussi simple que ça : c'est peut-être une question d'allergie, dont je serais pour toi l'agent allergène.

– Et ça apparaît comme ça, soudainement ?

– Oui, bien sûr que oui. Mon père avait mangé des pêches toute sa vie et soudain, une nuit, il a failli y passer. L'allergie s'est manifestée un an avant sa mort, et il n'a plus jamais mangé de pêches.

Elle le regarda. Ces derniers temps, elle trouvait qu'il proférait davantage d'âneries qu'avant ; à moins que ça n'ait toujours été le cas ? Peut-être était-ce parce qu'elle l'écoutait à travers un filtre différent ? Quoi qu'il en soit, le fait que son beau-père, qu'elle n'avait jamais porté dans son cœur, n'ait plus mangé de pêches la dernière année de sa vie lui sembla être une

information tout à fait accessoire. Elle profita toutefois de la phrase pour continuer sur le pied de guerre :

– Donc, si tu veux que je te supprime de mon régime, allons-y !

– Mais pas du tout. Je veux rester avec toi. Pour toujours. L’histoire des pêches n’était qu’un exemple, ce que je veux dire, c’est qu’il existe des solutions aux intolérances. Ce n’est peut-être pas une allergie à tout l’individu, mais seulement à l’un de ses composants. Ne va pas croire que je ne te comprends pas. Je te comprends. Très bien, même.

Elle se demanda un instant si la compréhension qu’il avait l’habitude d’afficher à son égard n’était pas un allergène encore plus puissant que son caractère prévisible. Il ne voyait pas les choses ainsi, puisqu’il s’obstinait dans sa compréhension :

– Je te comprends, je te comprends !... On s’est rencontrés très jeunes. Auparavant, tu n’avais eu que des relations très superficielles... J’en suis même venu à penser parfois qu’il serait peut-être bon pour toi de connaître un autre homme, un deuxième homme... Un troisième, par exemple... On s’est rencontrés si jeunes ! Je crois que je serais capable de me sacrifier pour toi. De partir, si tu me le demandais.

Elle ne voulait pas qu’il parte, elle ne le voulait pas, pas du tout. « Partir »... elle eut soudain devant les yeux l’image très vive et insupportable de l’homme, avec qui elle avait vécu heureuse un nombre inhabituel d’années, rapetissant de plus en plus sur un quai de gare. Elle ressentit un vide atroce au creux de l’estomac, mais elle réussit immédiatement à substituer

à cette vision poignante une autre plus gaie où apparaissaient des deuxièmes, des troisièmes et des quatrièmes hommes, qui virevoltaient avec elle dans une atmosphère enfumée ; elle devait être en train de se frotter les yeux tant la fumée était épaisse quand il s'exclama, d'un ton de légère mauvaise humeur :

– Tu m'écoutes ?

La fumée se dissipa subitement. Après une pause, elle dit :

– Oui. Je ne veux pas arrêter. Tu le veux, toi ?

– Non. Je t'ai déjà dit que non.

Il se racla la gorge :

– Je te demande de collaborer avec moi pour venir à bout de cette crise. Nous devons unir nos efforts pour localiser la composante de ma personnalité qui déclenche chez toi cette inflammation. J'ai essayé, mais tu me déconcerter, je pense parfois que c'est tel ingrédient et parfois tel autre. Nous allons le trouver, ce composant qui t'irrite... Je ne suis pas un plat compliqué, ce ne devrait pas être si difficile.

– Je suis désolée. Par-dessus le marché, ce n'est pas ta faute. Tu n'es pas un allergène, c'est moi qui suis intolérante.

– Intolérance et allergène marchent toujours de pair, ils sont indissociables...

– Toujours de pair... Oui.

Elle se sentit mieux, c'était adorable de sa part de la déculpabiliser dans cette crise. Le discours scientifique a ceci de bon qu'il déresponsabilise le sujet, il en fait un simple objet de calcul, un lieu de déterminations biologiques qu'on doit prendre en considération ; et lui,